**La transmission en psychanalyse**

Permettez-moi d’abord de vous faire part d’un acte manqué : en arrivant hier à Rabat, j’ai constaté que j’avais oublié les notes de mon exposé dans l’avion. Un sentiment de surprise et de colère m’a envahi d’autant que je n’étais pas mécontent de ces notes gribouillées entre ciel et terre. Mais je dois vous avouer, que pendant ce moment de désoeuvrement, où je qualifiais cet oubli de tous les noms, je caressais aussi l’espoir de savoir comment j’allais me débrouiller avec ce qu’il m’en restait à l’esprit. Je me demandais ce que j’allais pouvoir transmettre, sachant qu’il n’y a de transmission en psychanalyse, que manquée pour ainsi dire. Car s’il est vrai qu’on peut toujours transmettre ce que l’on a, il est autrement plus délicat de s’engager à transmettre ce qu’on n’a pas, puisque dans ce qu’on n’a pas, il s’agit bien de cet objet qualifié par Lacan de cause du désir, objet hautement paradoxal qui ne saurait s’inscrire comme référence impossible qu’au prix de l’incomplétude de l’Autre. Bref, c’est un objet dont la transmission est d’autant plus problématique que cette référence impossible c’est ce à quoi nous donnons asile dans un monde dont la passion est de la méconnaître.

Mais revenons à mon acte manqué. Il faut dire que ce n’est pas la première fois m’arrive et je commence à m’interroger sur la signification de cet acte, de cette répétition. On sait en effet que l’oubli constitue, comme toute forme de l’inconscient, une transmission. Tout comme on sait que la répétition c’est quelque chose *qui résiste et qui insiste*. C’est ce qui donne d’ailleurs à la répétition l’aspect d’une transmission opaque et dégénérée. Il lui manque, pour révéler son secret, la dure épreuve de l’analyse. Et encore ! J’y reviendrai… Mais je voudrais d’abord m’acquitter d’une mission : la Société psychanalytique marocaine à prévu dans son programme d’inviter un philosophe marocain, spécialiste d’Ibn Rochd, pour parler de la transmission en philosophie à l’époque médiévale, faisant ainsi écho à un congrès qui a eu lieu à Cordoue, consacré, comme vous le savez, aux trois philosophes des trois monothéismes, sur le thème foi et raison.

A cet égard je dirais d’emblée que malgré leurs parcours différents nos trois philosophes étaient préoccupés par une problématique qui n’est pas sans rappeler celle que nous rencontrons dans l’expression de notre subjectivité moderne. Si l’on suit Lacan, l’émergence de la science moderne et du monde technique a dû éclipser cette subjectivité, dont il est manifeste qu’elle animait, bien que différemment, la réflexion de nos trois philosophes.

Dans quel sens peut-on dire alors, que la réflexion médiévale évoque la problématique du sujet moderne ? Elle l’évoque pour autant que la réflexion médiévale essaie de faire tenir ensemble ces deux versants chez l’individu que sont foi et raison, révélation et rationalité. Nous pouvons y voir un individu écartelé entre foi et raison et dont la tension constitue le point de mire de nos trois philosophes préoccupés précisément par la question de l’accord entre foi et raison. Je pense en particulier à ce texte d’Ibn Rush : FASL AL-MAQÂL ou *Le discours décisif sur l’accord de la religion et de la philosophie*.

Evidemment entre nous et ces philosophes, il y a eu l’émergence de la science moderne. On peut de demander alors ce que devient le rapport foi et raison et ce que signifie l’affirmation de Lacan que le sujet auquel on a affaire en psychanalyse, c’est le sujet de la science. Sachant que le développement actuel des techno-sciences ne fait qu’accentuer le divorce, le faussé, entre ces deux versants, il ne reste à l’individu comme échappatoire, que de cherche son salut soit du côté d’une rationalité étriquée, dominante, soit du côté d’une foi hostile à toute rationalité et dont les manifestations peuvent aller jusqu’à prendre la forme de l’intégrisme.

On n’a peut-être pas suffisamment apprécié l’ampleur du geste inaugural qu’effectuent nos trois philosophes. C’est un geste dans lequel la division entre foi et raison a pu susciter un tel tourment, qu’ils se trouvèrent enclins, voire contraints, d’avoir recours à la logique d’Aristote pour établir cet accord entre foi et raison. C’est qu’ils ont trouvé dans cette logique une méthode, un instrument, au service de l’interprétation du texte sacré. Leur référence à cette logique signifie que désormais, l’interprétation du texte vient prendre appui, non pas sur une intuition religieuse spontanée du texte, mais sur une méthode, en tant qu’elle vient s’imposer à chacun des individus et ceci quelle que soit la culture dont ces individus se réclament. Nous touchons là, comme vous le savez, avec la question de la culture, à quelque chose qui ne manque pas de soulever des vagues sur le banc des psychanalystes.

Face à la rationalité technicienne qui nous submerge, la psychanalyse pouvait-elle concevoir une logique qui s’occuperait alors du malaise de l’être parlant ? Il ne s’agit pas du malaise dans ses accidents culturels, mais plutôt du malaise dans sa dimension structurelle et qui fait que nous partageons, en fin de compte, les mêmes propos, les mêmes sacrifices ; ce qui n’exclut nullement que ce partage fasse de nous des frères ennemis. Cela dit, il faut tout de même rappeler que quelle que soit la finité problématique que la psychanalyse pourrait avoir avec Ibn Rushd, ce qu’elle affirme du sujet divisé, passe paradoxalement par cet événement qu’est la science moderne. Ce qui montre que cette affinité ne signifie pas que la question de la transmission chez nos trois philosophes soit du même ordre que ce qui est en jeu dans la psychanalyse.

Le terme de transmission dans le champ psychanalytique suppose certaines conditions. Nous ne pouvons pas l’importer tel quel sans le soumettre aux exigences de l’expérience analytique. C’est dire, que la transmission doit être conçue en fonction de la théorie de l’inconscient et de la pratique analytique. Elle ne se réduit pas à cet épisode légendaire où Freud s’adressant à Jung sur le bateau vers les Etats-Unis, lui dit : «  Ils ne savent pas qu’ont leur apporte la peste », comme si la transmission était une affaire de contagion !

C’était une boutade, bien sûr, car rien dans la pratique analytique ne montre que c’est sous la forme d’une contagion que se transmet la psychanalyse, bien que l’être parlant n’existe que comme sujet ayant à pâtir de cette hérédité. Une hérédité prise, bien sûr, dans une transmission symbolique, que nous distinguons sévèrement de toute transmission biologique. C’est ainsi, par exemple que nous pouvons constater qu’un manquement symbolique, chez un ascendant, peut se transmettre chez un héritier comme un symptôme. Et il arrive, quand il y a renforcement de la dette chez l’héritier, que celui-ci, ne peut s’acquitter du prix de cette dette redoublée, qu’en payant de sa personne. Ce qui implique parfois, que certains sujets doivent en quelque sorte mourir pour vivre…

Nous venons de dire que la transmission en psychanalyse est fonction de l’inconscient, c’est-à-dire qu’elle est marquée du sceau de ce qui se dérobe, de ce qui échappe et à ce titre résiste. A cet égard, ce qui mobilise l’analyste, ce sont les ratés structuraux. Dans cette perspective, il y a quelque chose dans la cure qui se transmet, mais ce n’est pas une transmission de personne à personne. Il s’agit plutôt d’une transmission à l’analysant de ce qu’il y a comme savoir dans son inconscient. Mais vous admettrez, que ceci n’est possible qu’à la condition de reconnaître dans le savoir inconscient, le ressort dernier du transfert, comme fondement de toute transmission.

C’est dire, par ricochet, combien la technique de l’interprétation analytique doit se subordonner au savoir inconscient au lieu de venir s’y mettre au travers, croyant en être le maître.

Reste qu’il y a un paradoxe de la transmission ; elle se soutient disions-nous de ce qui se dérobe, mais en se dérobant, elle relance le processus même de la répétition. Encore faut-il qu’il y ait quelqu’un, l’analyste, pour la recueillir.

Cette référence à l’analyste soulève donc la question de l’interprétation analytique. De quel ordre est-elle ? Dans son texte « Science et Vérité », Lacan la distingue de celles qui sont à l’œuvre dans la divination et dans la magie. Il faut dire que, selon Lacan, l’analyste n’a pas le choix, car la psychanalyse est conditionnée par la science. Bien sûr, il n’est pas question de soutenir le scientisme de Freud  qui était sa perspective. La psychanalyse, dit Lacan, elle a à se repérer par rapport à la science moderne, bien qu’elle trouve, peut-on ajouter, une certaine affinité avec la pensée médiévale de nos trois philosophes. Il faut passer par la science, pour qu’il y ait de l’impossible. La psychanalyse se réfère à la science, parce que pour la science, le Réel est mis à l’épreuve du signifiant. Ce qui implique, comme condition de l’analyse, l’affirmation que le Réel est rationnel. Cette condition se cristallise, s’incarne dans la position de l’analyste, comme sujet supposé savoir. Toutefois, l’analyste sait d’expérience que tout ce qui est réel n’est pas rationnel. Du Réel de la science, nous pouvons solliciter des réponses, si on lui parle son langage. Il y a un sujet supposé savoir de la science et il est supposé se tenir à sa place. Il est nécessaire, pour le savant, que Dieu soit honnête et vous connaissez la formule d’Einstein : « Dieu ne saurait jouer aux dés ». Le sujet supposé savoir de la science est sensé connaître les règles du jeu et les respecter. Mais ce n’est là qu’un acte de foi. En quoi cela concerne-t-il l’analyste ? Cela concerne l’analyste dans la mesure où il joue à soutenir que tout le Réel est rationnel. C’est même ce qui justifie la règle fondamentale qui invite le patient à dire les choses « comme ça vient », sans se soucier de savoir ce qu’il dit. Nous voyons donc à partir de là, comment se dessine le sujet supposé savoir. Je devrais plutôt dire, comment il se déduit ; car il ne s’agit pas là d’une approche empirique. D’ailleurs, rien ne montre chez Freud, la croyance que l’analyste sait d’avance. Le sujet supposé savoir est plutôt un effet de structure. Il n’en reste pas moins qu’il constitue une illusion. C’est l’illusion que le signifié puisse imposer sa loi au signifiant.

Bon, je ne vais pas développer maintenant la question du Réel en analyse, sauf pour montrer, en faisant écho à la logique d’Aristote, que c’est avec le *TROIS* que Lacan structure l’expérience freudienne. Il faut d’emblée *trois* pour que transmission il y ait. Mais il ne faut pas voir dans ce *TROIS,* un rapprochement avec la structure du syllogisme aristotélicien. Le TROIS de Lacan est celui des trois consistances, les trois cordes du nœud borroméen ? Il faut un nouage borroméen à TROIS, pour cerner le point d’identité de la lettre. Cela signifie qu’il y a un Réel qui est en jeu dans l’expérience analytique. Et que donc dans cette expérience, il s’agit d’aller au-delà de la transmission du savoir acquis. Le seul savoir qui importe ici, c’est celui qui concerne le désir du sujet et qui touche à la mutation subjective qui est disjointe de tout savoir acquis. Mais n’est-ce pas là une gageure ? Je dis gageure, parce que nous en sommes encore avec notre rapport au savoir, dans ce qu’il faut bien appeler la tradition de la psychanalyse, au sens où on est encore intéressé par le côté biographique des choses. La transmission demeure suspendue à une sorte d’engouement pour la biographie. Il suffit que quelqu’un ait fréquenté Freud ou son entourage, pour qu’on publie ses Mémoires. La tentative de Lacan vise à réduire cette dimension de la tradition par l’élaboration de mathèmes qui se passeraient des vicissitudes de l’Histoire. Il se demandait, dans son séminaire *Les Quatre concepts…* pourquoi les psychanalystes continuaient à maintenir presque religieusement les termes avancés par Freud pour structurer l’expérience analytique…

A vrai dire, recourir à la biographie, aux petites histoires, ça dispense de prendre en considération les difficultés que soulèvent des investigations logiques, ce qu’on appelle les mathèmes, perçus comme quelque chose de desséchant et de rebutant. On se trouverait alors dans le même cas de figure que les trois philosophes médiévaux, face à leurs adversaires qui opposaient à la sécheresse de la logique aristotélicienne la fraicheur de la spontanéité religieuse. Il suffit aujourd’hui que dans le champ analytique, on invoque la question des mathèmes pour que certains analystes, et non des moindres, y voient un obstacle, une obstruction à une saisie intuitive des problèmes sous prétexte que la psychanalyse n’est pas une mathématique… Il y a là une méprise, car où voit-on que dans la psychanalyse lacanienne on affirme la réduction de la psychanalyse à la mathématique. Est-il besoin de montrer que les mathèmes lacaniens ne sont pas à proprement parler de la mathématique. Ce sont des quasi-mathèmes qui ne prennent sens et portée opératoire que dans la dimension d’un *Dire*, que dans le champs du *Discours*. A ce titre, ils permettent d’atténuer dans la doctrine, le côté imaginaire des petites histoires.

Elie Doumit

Journée SPM, Rabat , 16 Juin 2012